



# Les Petites Fugues 2021

# LIRE MATHILDE FORGET

## SOMMAIRE

### I. À LA DEMANDE D'UN TIERS // p. 2

1. LA RELATION FRATERNELLE // p. 2
2. LA MÈRE // p. 4
3. LA NARRATRICE // p. 5

### II. DE MON PLEIN GRÉ // p. 9

1. LE PORTRAIT D'UNE COUPABLE // p. 9
2. UNE PROCÉDURE VIOLENTE // p. 11
3. LE RETOUR À LA DIGNITÉ // p. 13

### III. ŒUVRES EN ÉCHO // p. 15

Fiche ressource initiée par l'Agence Livre & Lecture Bourgogne-Franche-Comté, en partenariat avec la Direction régionale académique à l'éducation artistique et à l'action culturelle (DRAÉAAC), dans le cadre du festival littéraire itinérant Les Petites Fugues 2021.

**Réalisation :** Adeline Moritz,  
professeure de lettres

**Avertissement :** subjectifs et non exhaustifs, les contenus de ce dossier sont proposés à titre de « pistes de travail ». Chacun sera libre de les suivre ou de s'en affranchir.

## TEXTES PROPOSÉS / ÉDITIONS DE RÉFÉRENCE

- *À la demande d'un tiers*, Grasset, 2019
- *De mon plein gré*, Grasset, 2021

# I. À LA DEMANDE D'UN TIERS

### Résumé :

Le roman débute par deux événements majeurs dans la vie de la narratrice. Elle vient de rompre avec « la fille avec laquelle elle veut vieillir » et sa sœur est internée dans un hôpital psychiatrique.

Les deux sœurs ont perdu leur mère lorsqu'elles étaient enfants, cette dernière avait, elle aussi, une expérience psychiatrique et s'est suicidée. Les deux sœurs ont été élevées par leur père, Victor, et leur grand-mère, Bernadette.

La narratrice décide d'enquêter pour comprendre la mort de sa mère mais aussi pour se comprendre elle-même.

**Quête de la mère et quête de soi : un roman puzzle :** chaque chapitre du roman est un morceau du puzzle qui reconstitue l'histoire et le portrait des héroïnes du roman.

## 1. LA RELATION FRATERNELLE : la relation entre Suzanne et la narratrice est au cœur de ce roman.

### Une enfance partagée

La narratrice évoque les souvenirs des virées interdites dans la piscine de la voisine de leur mamie (p. 23), leur intérêt pour les abeilles qu'elle élève (p. 51) qu'elles appellent les Murielle, leur jeux p. 52, leurs trajets pour l'école (p. 44).

Suzanne est l'aînée et c'est elle qui apprend la mort de leur mère la première (p. 17). La narratrice raconte comment elles sont allées découvrir le corps de leur mère au funérarium (p. 85). Cet enterrement elles le vivront ensemble mais la narratrice en fait un récit très éloigné de la réalité, ses souvenirs sont confus (p. 37).

En effet, elle est obnubilée par la posture de Jésus qu'elle tente d'imiter sur son banc, elle raconte que Suzanne a beaucoup pleuré. Or, nous apprenons dans un moment très émouvant du roman lorsque la narratrice interroge sa tante que c'est la narratrice elle-même qui pleurerait énormément ce jour-là. Suzanne l'a consolée en lui disant quelque chose à l'oreille et la narratrice s'est endormie sur son épaule (dans cette position de Christ en croix décrite plus haut). « J'ai grandi en observant de loin mon chagrin sur les

joues de ma sœur. Il m'impressionnait. La mémoire effectue des déplacements pour remettre à plus tard » (p. 116).

Les deux sœurs sont proches : « Si l'enfance est un territoire insaisissable, je l'ai traversée avec ce regard-là à mes côtés. Nos madeleines proviennent du même paquet. » p. 154.

### L'admiration

La narratrice s'est construite avec sa sœur aînée comme modèle. Elle applique les conseils de sa sœur lorsqu'elle s'habille le matin : « Si t'as l'allure, le reste viendra » p. 154. Elle veut absolument lui ressembler, imiter ses choix (p. 30). Suzanne est un modèle et même quand celle-ci se fait interner, la narratrice rappelle sa place dans la fratrie alors que son aînée a totalement perdu la raison :

« - Vous êtes la sœur ?

- Oui la petite. » (p. 14)

### L'internement

La folie de Suzanne est abordée dès le chapitre 1 de manière très énigmatique puisque le roman s'ouvre sur un combat entre les deux sœurs. Toutefois, il ne s'agit pas d'une bagarre entre deux enfants mais plutôt, pour la narratrice, de maîtriser une crise de sa sœur prise d'un tel accès de violence qu'elle doit être éloignée des couteaux de la cuisine et de la fenêtre (p. 11). Suzanne est maîtrisée par les pompiers et internée.

La narratrice évoque ses nombreuses visites. Le récit qu'elle en fait est l'occasion d'une critique de ce secteur de la santé, délaissé, isolé géographiquement : « Pour rendre visite à Suzanne, je prends trois bus. Les hôpitaux psychiatriques sont rarement dans la ville », (p. 32), le budget y est limité (l'interphone marche mal) et les patients semblent tous abattus par les traitements médicaux. La télé et les jeux occupent les journées ainsi que la distribution des médicaments : « Les corps et les esprits semblent étrangers à toute forme de contestation. Les angles sont arrondis par les pilules » (p. 35) La relation entre les deux sœurs se poursuit malgré l'internement et l'admiration que la narratrice porte à Suzanne aussi : « Même en robe de chambre, Suzanne en sait plus que moi » (p. 36). C'est la narratrice qui fait interner sa sœur « à la demande d'un tiers », qui donne son titre au roman.

### Le séjour en Corse

Sortie de l'hôpital psychiatrique, Suzanne se coupe les cheveux et s'installe en Corse, une nouvelle vie commence. La mère est un sujet de conversation interdit par Suzanne « C'est le deal. Parfois quand le silence est installé depuis trop longtemps, il devient nécessaire. ». Suzanne a retrouvé la paix au bord de la mer, son regard est « toujours aussi bleu », elle semble dans son élément. D'ailleurs, elle offre un baptême de plongée à sa sœur.

## 2. LA MÈRE : la narratrice reconstitue le portrait de la mère à travers une enquête

### Le piano

Pauline était une pianiste talentueuse qui a obtenu la médaille d'or du conservatoire de Paris (p. 133). Le chapitre 32 (p. 139) est consacré au récit de ce concours, des préparatifs de Pauline. Son amie Pascale est évoquée ainsi que leurs références et modèles, Glenn Gould et Schumann qui, à force d'exigence envers lui-même, s'est paralysé le petit doigt. Pauline se révèle très exigeante envers elle-même et très douée. Malheureusement, les traitements médicaux auront raison de ce talent.

### Les hôpitaux psychiatriques et les psychiatres

La narratrice cherche à retracer le parcours psychiatrique de sa mère malgré les difficultés. La quête commence à l'hôpital LE RUISSEAU (p. 65), hôpital où la narratrice a rendu visite à sa mère lorsqu'elle était enfant. Ce lieu est marqué dans sa mémoire. Elle y comprend que les psychiatres n'ont pas pu établir un diagnostic précis. La narratrice interroge le médecin sur un événement déclencheur : « il me répond qu'il ne sait pas et que de toute façon s'il savait, il ne (lui) dirait rien ». Malgré le vol d'une page de son dossier, la narratrice n'apprendra pas grand-chose ce jour-là. Les différents psychiatres qui ont suivi sa mère l'ont qualifiée de bipolaire atypique ou de schizophrène. Le docteur Bawer donne des informations importantes en évoquant un possible événement traumatique (p. 98). Enfin c'est le docteur Remoux (p. 136), le premier psychiatre de Pauline qui semble s'approcher de la solution : selon lui, Pauline était « paralysée par quelque chose qui l'empêchait de parler (...) à moitié consciente, elle semblait revivre toujours la même chose ». La narratrice comprend alors quelque chose d'essentiel sur la maladie mentale de sa mère : « J'ai pensé que la folie de ma mère n'était rien d'autre que des instants où elle refusait le silence imposé par son histoire. Délirer c'est résister. J'ai pensé que les fous sont des résistants méprisés » (p. 138).

### Le suicide au château

C'est à la BnF que la narratrice commence son enquête sur le suicide à proprement parler (chapitre 3 p. 18), elle retrouve sur un micro-film de *Ouest France* les circonstances de la mort de sa mère. À quarante-trois ans, elle s'est jetée du haut de la plus haute tour d'un château, est tombée dans les douves dix mètres plus bas et est décédée sur le coup. La narratrice visite le château au chapitre 26 (p. 107), elle y raconte l'histoire ce château, visite toutes les hautes tours et s'intéresse plus particulièrement à la tapisserie de l'Apocalypse. Cette tapisserie est à l'image de la quête de la narratrice, incomplète. L'audio-guide décrit la scène absente, les petits bouts de pièces sont reconstitués dans un atelier de tissage, l'histoire de la tapisserie a été montée en désordre. Le lecteur pressent ici que le choix du lieu du suicide a du sens.

### Les lettres

Pour comprendre sa mère la narratrice va s'appuyer sur des lettres. Tout d'abord (p. 42), celle de Clovis son oncle qui va lui narrer sa première crise qu'il a dû prendre en charge. Il s'agit d'une crise de paranoïa. Plus loin, Jeanne, la femme de Clovis et sœur de Pauline

donne à la narratrice sa correspondance avec Pauline. Au chapitre 29 (p. 119), la narratrice propose une lecture de certaines lettres. On comprend que Pauline attire beaucoup les hommes, elle subit d'ailleurs plusieurs agressions sexuelles dans un bateau mais elle parvient à contenir ses assaillants. Elle évoque sa souffrance : « il y a quelque chose de très profond en moi qui me fait souffrir et je ne sais pas très bien ce que c'est. Je suis comme une abeille tombée dans un pot de miel. Alors je m'endormirai toute sucrée ». L'image de l'abeille est présente : Bernadette la grand-mère élève des abeilles.

D'autre part, une lettre comporte un élément troublant : Pauline évoque le fait que pour que les enfants ne soient pas malheureux, il suffit de les aimer cinq ans, précepte qu'elle s'est appliqué à elle-même puisqu'elle a attendu d'avoir aimé ses filles cinq ans avant de se suicider.

### La mamie

Bernadette est un personnage qui semble d'emblée sympathique et loufoque, elle permet à ses petites-filles de se baigner de façon clandestine chez la voisine en son absence (p. 23), elle donne à la narratrice une voiture dans un piteux état (p. 63). C'est une femme qui offre des instants de bonheur à ses petites-filles après la mort de leur mère. Mais c'est elle aussi qui connaît les plus sombres secrets de famille. Elle possède un carnet rouge (p. 130) dans lequel elle note des souvenirs et des histoires, il est difficile de démêler la réalité et la fiction. Elle y raconte comment, enfant, elle a été laissée seule sur un balcon, comment à l'âge de six ans elle a passé une nuit dans un château durant laquelle elle a vécu « une tempête », métaphore énigmatique d'un événement traumatique dont elle taira toujours le nom. Elle fera un malaise le lendemain...

Devant la caméra que la narratrice utilise pour faire parler sa grand-mère, cette dernière évoquera l'inceste subi par Pauline, provoquant ainsi la colère et l'incompréhension de la narratrice : « Comment l'inceste fait-il pour être généralement connu de tout le monde mais de personne en particulier (p. 133). Une des histoires du carnet (p. 111) rappelle le suicide mais aussi le château du traumatisme de son enfance. La grand-mère refuse de parler de manière précise des secrets de famille mais les suggère dans son carnet rouge. Elle élève des abeilles, ce motif prend une place importante dans le roman puisque Pauline se sent comme une abeille coincée dans un pot de miel (cf. plus haut), les filles assistent médusées à la mort d'une abeille à table décapitée par Bernadette (p. 53) et un pot de miel contient des cendres de Pauline (p. 131).

À l'image du carnet rouge de la grand-mère la psyché des personnages est faite de ce mélange de réalité, de souvenirs, de fiction.

## 3. LA NARRATRICE

### Un personnage sans émotions ?

D'emblée, la narratrice porte un regard cinglant sur elle-même non dénué d'un certain humour. Elle revient à plusieurs reprises sur son éducation protestante qui lui a donné ce caractère un peu froid et austère. Dans son appartement minimaliste, elle possède très peu d'objets (p. 27), vit dans l'obscurité en permanence car elle n'ouvre jamais les rideaux sauf depuis qu'elle a un deux pièces et qu'elle offre ainsi de la lumière à son unique plante dans une des pièces (p. 93).

L'observation des poutres de son appartement (p. 15) la conduit à une réflexion sur les fissures du bois et les différentes réactions du bois face à un choc : « Un événement de même nature produit rarement des effets identiques ». L'analogie est parlante, la narratrice s'étonne de la différence entre la réaction de sa sœur à ce lourd passé et la sienne. Elle se considère comme anormalement froide, sans émotion.

## Joséphine

La narratrice évoque une seule amie d'enfance, il s'agit d'une fille unique, Joséphine (p. 29). Dans cette relation, la narratrice insiste sur le fait qu'elle a cherché à apprendre à Joséphine à partager, à ne pas se comporter en fille unique. Pour la narratrice, la fraternité est quelque chose d'essentiel. Joséphine est une bonne amie qui n'a pas été choquée par les comportements irrationnels de Pauline même quand celle-ci, incommodée par la chaleur, a enlevé son tee-shirt à table et a poursuivi son repas seins nus (p. 40). Joséphine a sincèrement pleuré la mort de la mère. Une fois encore la narratrice occulte sa propre peine en se focalisant sur celle des autres.

## La relation amoureuse

La narratrice rencontre Judith (dont nous n'apprenons le prénom qu'à la dernière page du roman) dans un aquarium où elle se rend fréquemment pour voir le grand requin gris de récif (p. 58). Elle en tombe amoureuse immédiatement et évoque ce chamboulement avec la chanson de Michel Legrand *Les moulins de mon cœur*. Pourtant cette relation va tourner court, Judith reproche à la narratrice de ne pas avoir de cœur. La narratrice va prendre l'initiative de la rupture par peur de l'abandon (p. 103) Lors de cette rupture (p. 76), la narratrice doit trouver un subterfuge pour verser des larmes. Ce n'est que quatre mois après que les véritables larmes de ce chagrin d'amour surgiront. « Et mon cœur s'est littéralement effondré dans ma poitrine pour finir au fond de mon ventre ».

La narratrice a bien un cœur et elle souffre du syndrome du cœur brisé. La faculté d'Aberdeen valide dans une étude l'hypothèse selon laquelle, lors d'un chagrin d'amour, des petites cicatrices sont visibles sur le muscle et le système de pompe est affecté de manière permanente. La narratrice réalise qu'elle a des émotions, et qu'elle porte ces émotions dans sa chair.

## Identification à des personnages de fiction

Dans sa quête d'elle-même la narratrice s'identifie à des personnages de fiction ou à des héros de faits-divers. En effet, le roman s'ouvre (p. 9) sur le personnage de Walt Disney, Bambi, on saisit facilement le lien avec la narratrice lorsque la mort de la mère est évoquée plus loin. La narratrice est fascinée par la larme qui sort de l'œil du faon lorsqu'il comprend qu'il ne reverra plus jamais sa mère. Ce personnage fascine mais surtout irrite la narratrice en raison de sa faculté à s'émouvoir et sa sagesse. Elle rappelle (p. 56) que la plupart des héros de contes et de dessins animés ont perdu leur mère. D'après Walt Disney, ces personnages sont plus intéressants que les autres car l'absence de mère « impose au personnage principal de prendre ses responsabilités et donc de grandir plus vite ». La perte de la mère est un accélérateur de fiction. La narratrice ne parvient pas à se sentir proche de ces héros de contes, capables d'exprimer leurs émotions mais aussi dont l'unique destin est de se marier et d'avoir des enfants. Elle s'identifie plutôt à Batman : « Je préfère vivre dans une cave et avoir des difficultés à nouer des liens affectifs avec les autres qu'être un faon remuant la queue et que tout le monde a envie de caresser. »

Cette quête d'elle-même la conduit également à s'identifier aux serial killers. Dans le chapitre 22 (p. 89), la narratrice s'appuie sur les articles qui leur sont consacrés sur l'encyclopédie Wikipedia et sur une étude de Stéphane Bourgoïn, *Dans la tête d'un tueur en série*. L'enfance et le rôle de la mère semblent prépondérants puisque la fiche commence toujours par l'enfance et par l'histoire de la mère. Ed Kemper, un des tueurs étudiés par Stéphane Bourgoïn a d'ailleurs terminé sa série de meurtres en tuant sa propre mère. L'inceste est également évoqué à travers la généalogie de Ted Bundy (l'un des tueurs les plus meurtriers des États-Unis), sa mère était également sa grande sœur. Le tueur en série se caractérise par son manque d'empathie, raison pour laquelle la narratrice s'identifie à eux. Mais sa cruauté s'est cantonnée à la maltraitance de huit gendarmes (les insectes), écrasés en cinq secondes.

Enfin, la narratrice évoque le film *Blade Runner* (p. 77). Pour discerner les répliquants (dangereux androïdes) des humains, les Blade Runners, membres d'une police spéciale de Los Angeles les interrogent sur leur mère. La narratrice conclut : « Pour être humain, mieux vaut pouvoir parler de sa mère ».

### La fascination pour les requins

La narratrice fréquente assidûment un aquarium pour y observer le requin gris de récif (p. 58). Cette fascination pour les requins provient de la volonté de « prendre soin de (ses) peurs ». Elle est incollable sur la physiologie des requins. Elle recherche à leur contact une réaction de son cœur, toujours dans l'optique d'éprouver sa capacité à avoir des émotions. Cependant au chapitre 28 (p. 117) quelque chose a changé, le requin ne la fixe plus, ne lui fait plus peur. Elle s'imagine que c'est le requin qui va mal, mais peut-être que c'est elle qui a changé. Arrivée chez elle, elle jette son stéthoscope et ses analyses du cœur. Elle n'en a plus besoin, elle sait que son cœur fonctionne.

Enfin, le roman se termine par le baptême de plongée de la narratrice. Elle y rencontre un requin (fantasmé ou réel ?) (p. 153). Elle ose s'en approcher. Son binôme de plongée la saisit par le bras et elle remonte à la surface. Cette expérience lui rappelle la lutte avec Suzanne dans son appartement avant son internement. La « thérapie » par la peur que la narratrice a vécue avec cette rencontre avec le requin semble la guérir, métaphoriquement, elle « remonte à la surface ». Elle rappellera Judith.

Mathilde Forget a souhaité créer des échos dans son roman, des thèmes qui reviennent. À la manière de la musique, elle souhaite que le lecteur vibre par sympathie (comme des cordes qui n'ont pas été pincées mais qui vibrent quand même)

## Propositions d'activités

### Extraits à étudier :

- Un incipit énigmatique : chapitre 1 p. 11
- La description de l'appartement : p. 27
- La visite à l'hôpital psychiatrique : p. 32
- Première rencontre à l'aquarium : p. 58
- Le funérarium : p. 85
- Le prix du conservatoire : p. 139
- Le baptême de plongée : p. 152



**Oral :**

- Mettre en scène le chapitre 30
- Faire un exposé sur les contes : typologie des personnages et des péripéties
- Lecture expressive des lettres de la mère

**Écriture :**

- Écrire une lettre : la narratrice écrit à sa mère morte pour évoquer les conclusions de son enquête et son évolution personnelle.
- Rédiger le dialogue de rupture entre la narratrice et Judith
- Rédiger un dernier dialogue au roman : les retrouvailles avec Judith

**Activités interdisciplinaires :**

- Étude de l'album de Mathilde Forget : Le sentiment et les forêts
- Étude de la chanson *Les Moulins de mon cœur* de Michel Legrand
- Écoute des morceaux de piano évoqués dans le roman : La Fantasiestücke p. 12
- Étude filmique de *Blade Runner* de Ridley Scott



# II. DE MON PLEIN GRÉ

## Résumé :

Après une soirée arrosée, elle se retrouve au commissariat. Que s'est-il passé cette nuit-là ? Elle est interrogée, expertisée, son corps et son appartement deviennent des lieux d'investigation. Isolée et déboussolée, elle ne sait plus si elle est coupable ou victime. Inspirée de l'histoire de l'autrice, ce récit interroge sur le regard que l'on pose sur les victimes d'agressions sexuelles, sur la façon dont les enquêtes sont menées. Le livre se présente comme une enquête pour le lecteur, lui qui découvre au fur et à mesure des indices pour comprendre l'affaire.

**Un livre enquête :** enquête criminelle, enquête du lecteur.

## 1. LE PORTRAIT D'UNE COUPABLE

### Un mode de vie austère

La narratrice est un personnage austère dans sa façon de s'habiller. Elle porte des vêtements assez neutres et n'en possède pas beaucoup : un sweat à capuche noir (p. 24), son jean préféré (p. 52), porté le soir de l'agression, un sweat bleu lapis-lazuli acheté au rayon homme et une casquette pour se cacher du regard d'autrui (p. 83). Des vêtements assez passe-partout, la seule coquetterie se trouvant dans le goût pour les nuances de bleu. Elle possède des vêtements identiques en plusieurs exemplaires ce qui suscite la perplexité des enquêteurs (p. 50) : « Vous achetez souvent des vêtements identiques ? Qui achète des vêtements identiques ? » Son appartement est lui aussi austère, ce qui étonne à nouveau les enquêteurs (p. 49) : « C'est sacrément austère chez vous ? Vous êtes protestante ? Non Dieu merci, je viens d'emménager. », le frigo est vide, elle n'éprouve aucun intérêt pour la nourriture. Enfin, dans cet appartement, les enquêteurs découvrent son ordinateur portable caché dans le tambour de la machine à laver (p. 54) ce qui ne manquera pas de les interpeller.

### Intégration sociale

La narratrice est une personne qui ne semble pas bien insérée socialement. Tout d'abord, elle a eu un parcours scolaire difficile et elle pose un regard critique sur l'Éducation nationale. Selon elle, cette institution lui a appris qu'il y a des bonnes et des mauvaises réponses (p. 69) et qu'elle faisait partie de ceux qui donnaient les mauvaises. Elle raconte l'humiliation subie à cause de l'orthographe et plus particulièrement des dictées. Cette honte, elle la ressent encore aujourd'hui. Elle conclut (p. 100) : « L'Éducation nationale m'a appris une chose : je ne suis pas intelligente ».

Après un parcours scolaire humiliant, la narratrice choisit un métier qu'elle qualifie de « cape d'invisibilité (p. 37), elle est gardienne au Musée de la Musique (p. 77). Dans cet emploi précaire, elle est en CDD depuis dix ans, elle fait en sorte d'y être anonyme et œuvre pour éviter tout contact humain. Elle porte un pin's anonyme (p. 74), ses collègues ne la connaissent pas vraiment : Baba, son collègue est « persuadé tous les ans qu'(elle) est en première année de fac et si ce n'est pas le cas, qu'(elle) est mariée » (p. 76).

Elle s'isole volontairement aussi des visiteurs et cherche à éviter les caméras de surveillance.

## Ambiguïté

La narratrice est une personne difficile à définir et à catégoriser. En effet, son apparence ne correspond ni à son âge ni à son sexe : « je suis de sexe féminin mais ressemble à un enfant de sexe masculin » (p. 35), son âge est difficile à déterminer (p. 97) : « En général mes habits me donnent l'apparence d'un garçon de dix-sept ans. Mais j'en ai trente. ».

Ensuite, la narratrice a éprouvé des difficultés à définir et accepter sa sexualité. Elle retrace les différentes étapes de ce parcours qui commence avec la découverte de l'amour qu'elle éprouve pour Charlotte (p. 65), une élève de sa classe. À cela succède l'humiliation que sa sœur lui fait subir lorsqu'elle le lui confie (p. 66). Cette situation est si douloureuse qu'elle se met à prier pour devenir un garçon (p. 67). Enfin, au collègue (p. 71), elle espère se « réveiller en fille normale qui aime les garçons ».

L'affaire qui la concerne est éminemment liée à cette problématique puisqu'il est démontré qu'elle a volontairement ramené un homme chez elle alors qu'elle est homosexuelle. Cette contradiction interpelle les policiers : « Pourquoi avoir invité un homme chez vous si vous êtes lesbienne ? » À cela, la narratrice répond (p. 102) : « À dix ans, je répétais en boucle : plutôt crever que d'être lesbienne. À trente ans, jouer à l'hétérosexuelle en rentrant chez moi avec un homme pour coucher avec lui avait effectivement failli me crever ».

## Alcool

La narratrice consomme régulièrement de l'alcool et sa consommation va se trouver décuplée après l'événement. En effet, elle se rend au commissariat avec une haleine rhum coca, elle en a bu dans une bouteille en plastique toute la soirée (p. 91). Son taux d'alcoolémie était à 0,6 grammes. Tout le monde s'en inquiète : « Tu bois toujours autant ? » (p. 105).

À la fin du roman, très isolée, sa seule activité de la journée est d'acheter de l'alcool et des bonbons chez l'épicier (p. 119). Même si cette consommation d'alcool montre le traumatisme qu'elle a subi, son antériorité, et surtout la consommation de cette nuit-là, ne joue pas en sa faveur pour l'enquête.

## Le tir

La narratrice pratique le tir avec un instructeur nommé Mika dans une armurerie rue Jeanne d'Arc (p. 63). Elle possède une bonne connaissance des armes qu'elle sait reconnaître dans le commissariat (GLOCK 45 et Beretta 92FS). Elle explique (p. 116) la technique de tir qui lui a été enseignée. La pratique du tir semble être un moyen de côtoyer la mort : elle imagine l'effet d'une balle sur son instructeur mais conclut également qu'elle a la possibilité de se tuer elle-même, sentiment qui la reconforte (p. 119).

## Perte de ses amis

Durant la procédure, la narratrice ne trouve pas le soutien de ses amis. Lors d'un interrogatoire, l'une d'elles affirme : « Cette histoire a tout gâché. Pour nous aussi ça a été un choc ». Elle tombe sur ses amis attablés sans elle à la terrasse de leur bar préféré (p. 83) mais leur trouve des excuses : « Ce qui m'arrive à moi est difficile pour eux ». Elle conclut (p. 84) « Ça n'est pas arrivé d'un coup de perdre mes amis. Mais c'est arrivé. ».

Tous ces éléments largement développés surtout dans la première moitié du roman contribuent à dresser le portrait d'une femme marginale, coupable d'être différente, coupable d'opérer des choix incompréhensibles pour les autres. Ainsi, au lieu d'être considérée comme une victime d'un viol (ce que nous apprenons très tard dans le roman), elle paraît être coupable d'un crime.

## 2. UNE PROCÉDURE VIOLENTE

### Une parole volée par les interrogatoires

Dès le début du roman, la narratrice insiste sur le fait que sa pensée et sa parole lui sont volées par les policiers. Ainsi (p. 14), ils parlent à sa place de ce qu'elle peut ressentir : « Je crois que vous avez besoin d'aller aux toilettes ». Le roman répète ces phrases en italique, prononcés par les policiers : « Bon, on va reprendre dès le début », « S'il avait la main dans votre bouche il ne vous tenait pas ».

La narratrice a le sentiment de ne pas être écoutée, elle doit répéter sans cesse les mêmes choses et à chaque fois sa parole est reformulée. Elle est empêchée de dire des choses qui lui semblent essentielles et qui selon elle ont un rapport avec ce qui lui est arrivé. Durant l'interrogatoire, le Major reprend ce qu'elle dit à voix haute en s'appropriant le « je » et modifie toujours un peu la phrase (p. 38). La parole est modifiée pour répondre à plusieurs objectifs : tout d'abord un objectif de clarté, ensuite un objectif de précision.

La narratrice conclut : « Les interrogatoires sont des dialogues dont certaines répliques ont été effacées, donnant alors au discours de l'interrogé une allure pas nette de gueule cassée (...) Les mots sont importants. Le procès est verbal. ». Pour elle, cette phase d'interrogatoire est primordiale et déterminante pour la suite judiciaire.

Les dialogues qui s'engagent dans le commissariat sont violents car ils font de la victime une coupable, en effet, c'est à la narratrice qu'incombe la nécessité de démontrer « qu'elle ne voulait pas que ça arrive ».

### Un corps objectivé

Le corps de la narratrice ne lui appartient plus. Tout d'abord, on lui retire son jean qui est une pièce à conviction pour lui mettre « un collant qui traînait dans une armoire du commissariat » Elle se sent humiliée par ce vêtement et cela lui rappelle la fois où sa mère l'a humiliée lorsqu'elle l'a forcée à revêtir une robe et qu'elle l'a prise en photo (p. 52).

Lorsqu'on la prend en photo dans le commissariat, elle a l'impression que son corps est traité comme une chose que l'on peut déplacer à sa guise : (p. 24) : « un agent de police m'a prise en photo deux fois. Il m'a placée devant un mur et a ôté la capuche de mon sweat noir pour découvrir mon visage. Il l'a fait lui-même. Il m'a saisi le bras et m'a tirée vers lui (...) ». La victime est ici manipulée comme une marionnette.

### Une enquête invasive

Lorsque les enquêteurs investiguent dans son appartement, la narratrice ressent cela comme une agression. Vêtue de combinaisons intégrales en polychrome jetables blanches, la DCPJ ou Brigade du Tigre inspecte tout l'appartement (p. 45). Ils photographient, récoltent des indices ou des preuves, les numérotent. Peu importe ce qu'ils

laissent derrière eux (des traces d'encre par exemple lorsqu'ils relèvent les empreintes), l'appartement et tout ce qui s'y trouve n'est plus maintenant qu'une scène de crime : « Maintenant, tout, autour de moi, est soit un indice vers le crime, soit sans intérêt. ». Elle prend ainsi l'habitude de toujours effacer son historique de moteur de recherche (p. 122). Ce sont également ses allées et venues le soir de l'incident qui sont analysées par des caméras de surveillance (p. 54), les images cependant n'apporteront rien à l'enquête mais la narratrice ressent encore cela comme une intrusion.

## Documents

Le roman est entrecoupé de documents administratifs qui font référence à l'enquête et qui en montrent la froideur. On trouve des extraits de dépositions de témoins, l'amie que la narratrice a appelée le lendemain (p. 17 et p. 81), la voisine (p. 29), son ex-petite-amie (p. 57), et, pour finir, celle de l'accusé. Ses propos sont glaçants car il incrimine la victime alors que le lecteur vient de lire l'atrocité de ce qu'elle a subi. On trouve également des extraits du dossier médical qui mentionne la présence de blessures et des traumatismes physiques et psychiques (p. 43 et p. 87), mais à ce moment-là, il est difficile de savoir si ces blessures concernent bien la narratrice. En effet, ce n'est véritablement qu'à partir de la page 89 qu'on a la certitude que la narratrice est bien victime.

D'autre part, la narratrice relate avec beaucoup de recul et d'ironie son expertise psychiatrique notamment établie sur le test de Rorschach (p. 98).

## Le Procès de Kafka

C'est après avoir assisté à une adaptation théâtrale de ce célèbre roman que Mathilde Forget a l'idée d'en proposer une réécriture mais à propos d'une fille qui a été victime d'un viol. Le roman s'ouvre sur une épigraphe : « Comme un chien ! Dit-il. C'était comme si la honte devait lui survivre. », il s'agit des dernières phrases du roman de Kafka.

Ensuite, le chapitre 10 propose des phrases extraites du *Procès* de Kafka et des phrases issues de l'enquête du roman pour montrer le lien entre les deux livres, notamment la phrase suivante que l'on retrouve à plusieurs reprises chez Mathilde Forget :

Vous avez certainement cherché à vous punir de quelque chose ». Enfin, à la fin du roman, la narratrice tient dans sa poche un extrait du *Procès* recopié sur un bout de papier. Il s'agit d'un long passage de la fin du *Procès* de Kafka, qui fut aussi publié à part sous le titre « Devant la loi », qui est une parabole, d'abord récitée en tant que telle par le personnage, puis discutée et interprétée à l'intérieur même du roman.

Elle condense en quelque sorte les enjeux du roman : le rapport de l'individu à la « loi », pris entre désir (désir d'être effectivement dominé et protégé par la loi) et rejet (la porte reste close, il en est rejeté).

Mathilde Forget en fait un usage assez littéral ici : elle comprend ce rapport à la loi comme le rapport de l'individu à la justice (à la police en particulier), et reprend surtout, tout au long du roman, l'interrogation kafkaïenne sur la faute, la culpabilité. Ainsi l'auteur place d'emblée son héroïne sous le signe de la culpabilité et de la honte puis s'en libère à la fin du roman.

Le cheminement est inverse pour Joseph K. En effet, il est arrêté sans qu'il ne parvienne à savoir quelle est sa faute. Mais petit à petit, il va se soumettre à l'idée de sa culpabilité et donc accepter de rester devant cette porte qui lui est close. Paraboliquement, Mathilde Forget connaît une situation narrative inversée. Au départ ; elle est victime et se rend à la police, qui la traite comme si elle était coupable. Et elle-même en vient à se demander si elle n'est pas en effet coupable. Ainsi l'évocation de cette parabole à la fin du roman de Mathilde Forget rappelle que la justice est un processus qui soumet l'individu au pouvoir,

même quand celui-ci attend d'elle qu'elle l'émancipe et elle interroge le renversement qui s'opère entre la victime et le coupable, dans un cheminement inversé à celui de Joseph K dans le *Procès*. Lui intériorise une culpabilité qui n'existe pas ; alors que la narratrice va vivre cette soumission de la justice mais parvient à s'en libérer, à retrouver « son plein gré »

**Mathilde Forget établit le récit d'une enquête froide et violente dans laquelle la victime n'est jamais prise en compte comme telle ou soutenue véritablement.**

### 3. LE RETOUR À LA DIGNITÉ

#### Humanité

La narratrice devant tant de froideur administrative est pourtant dans une recherche d'humanisation. En effet, elle s'intéresse aux personnes qui s'occupent d'elle, les appelle toutes par leur prénom comme si c'était des amis : Jeanne, Luc, Carole. Cependant seul le Major est appelé par sa fonction. La narratrice les décrit physiquement (p. 31), imagine ce que peuvent être leur vie, leurs relations. Elle observe le Major avec humour, évoquant ses faibles compétences en dactylographie. Cela montre également qu'une relation se noue. D'ailleurs, la narratrice décide de parler au Major avant le procès pour lui donner sa vision des faits.

Elle essaie également de s'accrocher aux objets qui la définissent, objets qui lui ont été retirés pour l'enquête. Le roman *En finir avec Eddy Bellegueule* d'Édouard Louis est évoqué à plusieurs reprises, elle le cache sur elle notamment quand elle travaille. Elle cite (p. 76), le moment où Eddy est humilié par deux garçons. Ce livre fait écho à son vécu. Elle évoque métaphoriquement par l'exemple d'un duel de film qu'un livre peut sauver la vie. Eddy Bellegueule, la narratrice le tient caché dans son jean préféré qui lui a été ôté durant l'enquête. C'est encore par une métaphore mais cette fois musicale, que la narratrice explique (p. 55) que son jean préféré est une « note sensible », comme le si, note sensible de la gamme mineure est sa note préférée. La note sensible est la note « qui pince le cœur ». La narratrice montre sa grande sensibilité à travers l'évocation d'objets qui la caractérisent.

#### Mal de vivre

L'affaire va plonger la narratrice dans un profond mal-être. Le traumatisme est profond. Elle passe ses journées à dormir (p. 111), est réticente à l'idée de se doucher (p. 112), son agresseur l'ayant douchée après l'avoir violée. Elle tente de calmer ses angoisses avec une application sur son téléphone : *Respirelax +* (p. 84) ainsi que la consommation de bonbons, d'alcool (p. 115) et de cocaïne (p. 124). Elle explique qu'elle doit se réconcilier avec elle-même (p. 123), qu'elle ne s'aime pas : « Je suis ce que je pense de moi. Et je n'en pense pas du bien. » (p. 104). Elle est devenue méfiante : « mon air détaché commence à déployer ma vigilance à chaque coin de rue. (...) Dans le bar (...). J'évalue le danger. ».

#### Un viol

Il faut attendre la fin du roman pour que le viol soit enfin nommé. Un homme est arrêté (p. 89), c'est le point de départ de la révélation. La narratrice procède par ajouts de détails

de cette soirée pour aboutir à la réalité du viol.

Tout d'abord, elle évoque les courses qu'elle a réalisées chez elle pour semer son agresseur (p. 93). « Il a arrêté de me violer quand je suis tombée dans les pommes » (p. 107). Le viol est exposé de manière abrupte dans toute sa violence. Plus loin, la narratrice retranscrit les propos de son agresseur, elle a été violée car elle était homosexuelle : « Ah tu kiffes les meufs, je vais te faire kiffer moi. T'as compris maintenant ? Tu feras moins ta conne » (p. 115). La narratrice a failli mourir et a ressenti ce sentiment ambigu lors de son agression : un mélange d'acceptation de la mort et cependant une volonté de chercher des stratagèmes pour y échapper. Depuis elle se sent en mode survie (p. 115).

## Épilogue

Les deux derniers chapitres manifestent une évolution dans la pensée et dans l'attitude de la narratrice. Deux ans après les faits a lieu le procès et c'est une jeune femme pleine d'assurance qui s'entretient avec le Major près du palais de justice. Certes, la casquette est toujours vissée sur la tête pour éloigner les regards et les jugements mais cette fois c'est avec assurance qu'elle dicte au Major ce qu'elle veut dire sur cette agression. Cette fois, elle possède la maîtrise de sa parole. Elle décide de dépasser cet événement dont le deuil est impossible et la souffrance indicible (p. 132). Elle en a perdu sa légèreté, ses certitudes. À juste titre elle rappelle que dans un viol, c'est le corps qui est le lieu du crime (p. 133), on est condamné à avancer avec lui, à vivre avec lui. La narratrice est en colère d'avoir été niée durant l'enquête et craint d'être niée lors du procès par un non-lieu. Enfin dans le dernier chapitre c'est à son agresseur qu'elle s'adresse avec colère, elle répond aux propos qu'il a tenus quand il l'a violée (« T'as compris maintenant ? Tu feras moins ta conne ? ») avec un « Jamais », plein de colère et de dignité retrouvée.

## Propositions d'activités

### Extraits à étudier :

- Incipit : p. 11-12
- Le portrait du Major : p. 20
- La technique de l'interrogatoire : p. 33
- La fouille de l'appartement : p. 45
- La révélation de l'homosexualité : p. 65
- Le métier de la narratrice : p. 76
- L'expertise psychiatrique : p. 98
- Le dialogue avec le Major : p. 131

### Écriture :

- Rédiger la lettre que Lola écrit à la narratrice après les faits pour évoquer ce qu'elle ressent
- À la manière d'un journaliste, écrivez un article qui reprend tous les éléments de l'enquête
- Rédiger le plaidoyer de l'avocat de la défense de l'accusé au procès
- Rédiger le réquisitoire de l'avocat de la narratrice

### Oral :

- Exposé sur *Le Procès* de Kafka
- Analyse de la chanson d'Anne Sylvestre, *Douce maison*



- Lecture à plusieurs voix du chapitre 10
- Rédiger et mettre en scène un extrait du procès à venir
- Exposé sur les violences faites aux femmes
- Exposé sur la chorégraphie chilienne : « Le violeur c'est toi ! »

## III. EN ÉCHO

### À LA DEMANDE D'UN TIERS

#### Littérature

- *Rien ne s'oppose à la nuit*, Delphine de Vigan
- *En attendant Bojangles*, Olivier Bourdeaut
- *Falaises*, Olivier Adam
- *Le livre de ma mère*, Albert Cohen
- *Une femme*, Annie Ernaux
- *À la folie*, Joy Sorman
- *Le ravisement de Lol V Stein*, Marguerite Duras
- *Virgin Suicides*, Jeffrey Eugenides

#### Arts plastiques

- Zhang Huan
- Christian Boltanski
- Nan Goldin
- Zhang Xiaogang
- Autoportrait avec un portrait de sa sœur de Rosalba Carreia

#### Cinéma

- *Vol au-dessus d'un nid de coucou*, Milos Forman
- *L'Histoire d'Adèle H.*, Truffaut
- *Blue Jasmine*, Woody Allen

### DE MON PLEIN GRÉ

#### Roman

- *L'Étranger*, Albert Camus
- *Les Choses humaines*, Karine Tuil
- *Le Procès*, Franz Kafka
- *King Kong théorie*, Virginie Despentes
- *Boys Boys Boys*, Joy Sorman
- *Mémoire de fille*, Annie Ernaux



- *En finir avec Eddy Bellegueule*, Édouard Louis
- *La Servante écarlate*, Margaret Atwood

## Théâtre

- *Incendie*, Wajdi Mouawad

## Arts plastiques

- Louise Bourgeois
- Elisabetta Sirani, Timoclée jetant le capitaine Thrace dans un puits
- La représentation en peinture du viol de Lucrece
- Shirin Neshat
- Marina Abramovic
- Niki de Saint Phalle
- Eija-Liisa Ahtila

## Essai

- *Le Mythe de Sisyphe*, Camus
- *Juger. L'État face à la sociologie*, Geoffroy de Lagasnerie

## Podcast

- Violé(es), une histoire de domination, LSD, France Culture : [www.franceculture.fr/emissions/series/violees-une-histoire-de-dominations](http://www.franceculture.fr/emissions/series/violees-une-histoire-de-dominations)

## Chanson

- Anne Sylvestre, *Douce maison*
- Clara Luciani, *Drôle d'époque*

## Films

- *Les Chatouilles*, Andréa Bescon
- *Les accusés*, Jonathan Kaplan
- *Festen*, Thomas Vinterberg
- *Les femmes du bus 678*, Mohamed Diab

## SYNTHÈSE : UNE OEUVRE D'AUTOFICTION :

Mathilde Forget puise dans son matériau autobiographique pour explorer son histoire familiale et personnelle ainsi les narratrices des ce deux romans se ressemblent :

- Elles sont homosexuelles
- Elles sont amoureuses d'une certaine Judith
- Leur mère est absente (décédée dans *À la demande d'un tiers*)
- La grand-mère a une place privilégiée
- Elles éprouvent des difficultés à exprimer leurs émotions (protestantisme évoqué, comparaison avec le personnage de Batman)
- Leur appartement est vide, austère
- Elles ont de l'humour et portent un regard décalé sur le monde
- La musique a une place importante